

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 19

Artikel: A Douarnenez : (fin)
Autor: Dubarry, Armand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de frais refuges ombragés d'accacias, de tilleuls et de lilas en fleurs. Leurs hôtes y vivaient heureux, cultivant avec courage le petit jardin potager, arrosant avec amour les rosiers de la terrasse, sans se douter qu'un jour il faudrait déguerpir.

Mais un beau matin, l'Industrie, toujours infatigable, et la Spéculation, toujours hardie et envahissante, se promenèrent sur le Grand Pont, jetèrent un rapide coup-d'œil sur le vallon, sur la colline, et concurent tout un changement de décor.

Quelques jours plus tard on vit ces deux dames, portant fièrement un jalon, comme un Suisse sa hallebarde, et, tout en chevauchant dans les vergers et les jardins, dire aux habitants de ce paisible quartier : « L'avenir est à nous ; il faudra vous ôter de notre soleil ! »

Hélas ! c'est le mot du jour, c'est le mot de l'activité humaine, le mot de la politique : Quitte ton poste, je veux m'y placer.

Il y a dans ce fait quelque chose de triste et de réjouissant, du bien et du mal tout à la fois ; quelque chose qui se traduit par cette formule simple et commode : Le mouvement c'est la vie !

(*A suivre.*)

Djan-Pierro et son tsapé.

— Ora n'est te pas onna vergogne dè bâiré atant, soulon que t'es !

— Vai-tou, Marienne, te coumeincè à m'einbêtâ ; ne pu pas pi mè reduirè on iadzo sein ouré ta poëson dè leinga. Et pi ! lo grand mô dè bâiré onna pourra quartetta ! Mè tsappérâi de m'alla niyi, po ne pas avâi adé la même ringa.

— Té niyi ! du lo temps que te lo dis, te devetrâi dza l'avâi fé, la Venodze n'est pas tant llien.

— Ah ! l'est dinsè : eh bin : sâlu lè z'amis ; l'ai vé.

Vouaique coument Djan-Pierro ào nantset fut reçu tsî li onna né que l'avâi quartetta à la pinta. L'est veré que cé commerce dè bâiré n'amusavé pas la Marienne, sa fenne, ni son bouébo.

Tantia que Djan-Pierro, po épouâiri sa fenne, s'ein alla ein trabetseint dâo coté de la Venodze (fasâi bé coumeint dé dzo, per rapport à la louna) et monta su onna fonda dè verna qu'on avâi émonda po férè dâi bourtins po lè mutons, et l'étai quie prêt à châotâ dein on gâo.

Tot parâi la Marienne avâi couson d'equiè :

— Béjâmin ! que le dit ào bouébo : Cor vâi après ton père ; sarai dein lo ka dè férè onna foléra, et sarai damadzo po son tsapé que l'a atsetâ à la faire.

Lo Béjâmin part et l'arrevè justo ào momeint iô Djan-Pierro sè demandâvè : faut te mè reveri, ào bin férè seimblliant dè me niyi et pi reveni tot dépouroint po épouâiri la Marienne.

— Père ! que l'ai criè lo bouébo : ête bin veré que te t'es vâo niyi ?

— Oï.

— Eh bin tsampa mè ton tsapé nâovo. C'est la mère que m'einvouïè.

— Ah ! vo volliâi mon tsapé : Eh bin ! diabe lo

pas, n'est pas po voutron nâz ; yamèré mî crèvâ què dè lo bailli ; ào diabllio la nyâ ; su asse bon po l'usâ què vo.

Et ye décheinde dè déssus la grougne po retorna à l'hotô, po férè bisquâ sa fenna.

Et vouaique coumeint on tsapé dè soixanta centimes a sauva la via à n'on vaudois, conserva on hommo à la Marienne, on père à Béjâmin, et onna pratiqua ào carbatier.



D'après une statistique toute récente, il y a dans le canton de Vaud 1429 cafés ou cabarets, 100 hôtels et 162 ventes à l'emporté. On compte, en outre, un très grand nombre de pensions pour la plupart desquelles les patentes sont prises au 1^{er} mai et s'annulent à fin septembre.

Voici le nombre des deux premières catégories de ces établissements dans chaque district :

Aigle . . .	96	cafés ou cabarets,	21	hôtels.
Aubonne . . .	49	»	3	»
Avenches . . .	42	»	1	»
Cossonay . . .	71	»	3	»
Echallens . . .	50	»	2	»
Grandson . . .	66	»	4	»
Lausanne . . .	189	»	9	»
La Vallée . . .	24	»	8	»
Lavaux . . .	60	»	3	»
Morges . . .	87	»	2	»
Moudon . . .	79	»	1	»
Nyon . . .	107	»	5	»
Orbe . . .	91	»	3	»
Oron . . .	49	»	0	»
Payerne . . .	77	»	2	»
Pays-d'Enhaut	29	»	1	»
Rolle . . .	39	»	1	»
Vevey . . .	131	»	29	»
Yverdon . . .	93	»	2	»

La population du canton étant de 230,000 âmes, sur lesquelles on compte 72,000 individus mâles, au-dessus de 16 ans, on constate qu'il y a ainsi un débit de vin pour cinquante de ces derniers.

On évalue, en moyenne, la production vinicole du canton à 24 millions de pots, dont la moitié est consommée dans le pays, notamment dans les établissements publics. Il faut, en outre, tenir compte des vins rouges de France, de la bière et des liqueurs.

Si l'on fixe le prix du pot de vin à 1 fr., il s'en boit donc pour 12 millions de francs par an, 1 million par mois, sans compter le tabac et les cigarettes, qui tiennent ordinairement compagnie au petit blanc.

À DOUARNEZ

(*Fin.*)

L'île Tristan n'est qu'à deux portées de fusil de Douarnenez ; elle a un quart de lieue de circuit, et l'on peut s'y rendre à pied sec, à marée basse. On y voit quelques peupliers, quelques sapins, quelques arbres fruitiers, des pâturages nourrissant parfois des chevaux et des vaches maigres, et plusieurs magasins à sardines. Ces magasins appartenaient,

en ce temps, au père de Margaridd. C'était là que Stevan devait porter chaque soir ou chaque matin le produit de sa pêche.

Les teuz l'attendaient au fond d'une anse tapissée de verdure et ombragée par des noyers et des poiriers.

Quand il aborda, son protecteur bondit près du gouvernail et appela à lui vingt autres teuz chargés de filets, qui gambadaient autour des rochers.

Le rouge-gorge avait repris sa forme ordinaire et apparaissait, aux yeux de son sauveur, sous la figure d'un aimable nain, frais, rose et pimpant.

— Prends terre, dit-il au gars ; il y a là, sous les arbres, du pain blanc, du bon vin, du bon mouton rôti ; mange, bois, dors et ne t'inquiète de rien.

Stevan n'eut garde de se faire prier ; il sauta sur l'île, et au même instant la barque, dirigée par les nains, gagna le large.

Le soir, les petits hommes déposèrent dans les magasins un millier de livres de magnifiques sardines, tandis que le gars dormait comme un bienheureux, et le lendemain matin ils en apportèrent deux fois autant.

— Par Jésus !... s'écria Stevan émerveillé lorsque, à son réveil, il vit le travail de ses amis.

Mais ce n'était pas assez ; les teuz voulurent compléter leur œuvre, et ils décidèrent qu'une partie d'entre eux resteraient dans l'île pour préparer les sardines, les mettre en boîtes ou en barils, pendant que les autres pêchaient.

Le dimanche suivant, le père Matelinn, qui n'avait pas revu Stevan depuis le lundi, profita de la basse marée pour aller visiter ses magasins.

Le gars raccommodait une écoute de sa barque, que les teuz venaient de ramener et de décharger.

— Te voilà, fameux pêcheur ! lui cria-t-il d'un ton narquois.

— Dieu vous bénisse, père Matelinn.

— Ça a-t-il été ?

— Hé ! hé ! pas mal.

— Nous allons voir.

Et le poissonnier se dirigea vers ses magasins.

Les teuz, réunis derrière les barils de sardines, et invisibles d'ailleurs quand ils le veulent, se tenaient les côtes de rire.

— Ah !... exclama Matelinn la bouche béante devant le travail des nains.

— Etes-vous content ?... lui demanda en souriant Stevan, qui l'avait suivi.

— Si je suis content ?... hurla le poissonnier fou de joie, si je suis content ?... quand il y a là plus de la moitié du chargement de mon grand navire !...

— Le reste sera fait dans quinze jours.

— Et c'est toi qui as pêché et préparé tout cela ?...

— Avec l'aide de Dieu et de mes bons génies, répondit Stevan.

— C'est miraculeux !... fit Matelinn, qui n'avait pas inventé la poudre.

Quinze jours après, en effet, les magasins étaient combles, et le poissonnier pouvait remplir jusqu'à la ligne de flottaison ses deux navires des plus belles sardines qu'on eut pêchées dans la baie de Douarnenez depuis que cette baie existait. Au commencement de juillet, ces navires partirent pour Nantes, où ils arrivèrent dans la saison la plus favorable, et le 1^{er} octobre ils rentrèrent à Douarnenez avec soixante, et dix mille livres, prix de la vente de leur magnifique chargement, sur lesquelles Stevan toucha de suite quinze mille livres.

Le père Matelinn était dans la jubilation.

— Or ça, dit-il le soir même à Stevan, qu'il avait invité à un copieux dîner, te voilà maintenant revenu au vent de ta bouée ; je t'aime beaucoup, ma fille t'aime encore plus que moi : si tu veux, tu seras mon gendre.

— Si je le veux !... répondit le gars, chez qui le souvenir de l'ingrate Tinah s'effaçait chaque jour sans qu'il s'en aperçut.

— Dans ce cas, tope-là, fit le poissonnier en lui tendant sa main ouverte.

— C'est signé ! dit joyeusement Stevan en topant.

Le mariage fut célébré le 9 novembre, jour de la saint Mathurin, patron du père Matelinn. Margaridd, fraîche comme une pomme d'api, était charmante sous sa coiffe de dentelles, et Stevan paraissait aussi heureux qu'on peut l'être quand on épouse une femme qu'on aime. Le bonheur l'avait guéri de son premier amour. C'est un grand médecin, le bonheur ! Au moment où le couple fortuné sortait de l'église, après la cérémonie, pour se rendre à la maison paternelle où était préparé un repas dont on devait parler dans Douarnenez, un rouge-gorge vint voler au-dessus de lui.

« C'est mon ami le teuz, » pensa Stevan en le voyant.

L'oiseau accompagna les mariés jusqu'à leur demeure et alla se percher sur un ormeau planté en guise de mât contre le mur de la maison, et dont les branches touchaient la fenêtre de la chambre de Margaridd. Stevan comprit qu'il avait à lui causer ; il monta dans la chambre et entra ouvrit la fenêtre.

— C'est toi, teuz, mon bienfaiteur ? dit-il à mi-voix.

— Oui, répondit l'oiseau.

— Que je te remercie pour tous les biens dont tu m'as comblé !

— Tu n'es pas ingrat, je le sais : les bons coeurs ne sauvent l'être ; je ne l'oublierai jamais, car tu m'as sauvé la vie ! De ton côté, pense quelquefois à moi. Adieu !

— Adieu ?...

— Oui ; les korigans nous poursuivent aux environs de Douarnenez : il nous faut chercher un autre asile contre ces démons implacables. Nous nous reverrons peut-être un jour. En attendant, je pars content, car j'ai fait ton bonheur et je t'ai vengé.

— Vengé ?... reprit Stevan ; tu ne m'as jamais raconté comment. T'en iras-tu sans me confier le secret de cette vengeance ?

— Non, repartit gaîment l'oiseau. Je croyais que les indiscrétions qui circulent depuis quelques jours parmi les meuniers et les commères du pays t'en avaient instruit ; puis qu'il n'en est rien, je vais te renseigner.

Stevan était tout yeux et tout oreilles.

— Tu connais l'histoire de cette sainte qui, exposée à Rome dans le cirque d'Alexandre pour subir les derniers outrages, échappa miraculeusement à cet odieux supplice parce que les soldats et les gladiateurs brutaux furent frappés, les uns de cécité, les autres de paralysie ?

— Sainte Agnès ! dit le gars ; M. le recteur de Douarnenez en a souvent parlé en chaire.

— Eh bien ! j'ai rendu à Tinah un « service » analogue.

— Comment... Postik ?...

— Il pourrait maintenant monter la garde dans le harem du Grand-Turc, fit le rouge-gorge en éclatant de rire. Adieu ; sois heureux !

Et, battant des ailes, il s'envola.

— Sois heureux !... murmura Stevan en le suivant des yeux.

Ce souhait s'accomplit au-delà des espérances du gars, Margaridd étant aussi bonne que jolie et la fortune continuant à lui sourire. Ajoutons qu'on ne put jamais lui appliquer ce proverbe gouailleur dont les mauvaises langues accablaient Postik : « Le fléau se fatigue plus tôt que l'aire, car tandis que l'infortuné meunier, ne comprenant rien à son cas, séchait sur pied, tandis que Tinah jaunissait comme un coing, se ridait comme une pomme cuite, se lamentait, maudissait le jour où elle avait oublié Stevan, Margaridd faisait de beaux enfants. Elle en mit au monde une douzaine en trente ans et eut la joie de les voir tous autour d'elle, aussi bien portants, aussi bons, aussi loyaux que leur père. Tinah ne put supporter longtemps la vue du bonheur de Stevan et de Margaridd ; elle mourut au bout de six ans d'une union infernale. Ce qui prouve que la trahison, en amour, ne profite pas toujours à son auteur. »

Armand DUBARRY.

L. MONNET.